Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 50

Artikel: Elles sont plus jolies !
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-205529

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PLAIGNONS LES GROS!

La graisse est un des plus dangereux parasites du corps humain, j'allais dire une de ses plus mortelles ennemies; parmi les fléaux pathologiques, l'obésité est un des plus redoutables qui puissent s'abattre sur l'homme et sur la femme.

« Le limaçon nuit à la rose, l'oïdium au raisin, le ver à la pomme, le taret au navire, le nuage au soleil, le hâle au visage et les plis au velours; mais cent fois plus le terrible embonpoint aux beautés de vingt ans. »

Ainsi s'exprime Jules Janin, qui s'y connaissait, et pour cause.

Ferai-je le portrait de l'obèse? s'écrie le Dr Ph. Maréchal, dans une de ses « Causeries médicales ». Cette masse informe, d'où croule la graisse, masquant les traits et les saillies, envahissant le visage, s'élargissant en bourrelets monstrueux aux joues et au menton, hypertrophiant les mamelles et pénétrant dans l'abdomen, qui retombe énorme sur les cuisses et les genoux.

Plus de plastique, plus même de taille; le thorax et le ventre se confondent; les cuisses, d'une dimension invraisemblable, soutiennent mal un tronc qui ne peut plus fléchir.

La course lui est impossible; l'ascension de quelques degrés d'escalier l'essouffle; s'il marche, il se renverse en arrière, fortement cambré, afin de ne pas succomber sous le poids de son ventre, qu'il supporte péniblement, et la tête rejetée en arrière, pour faire contrepoids; il écarte fortement les jambes, pour y loger son encombrante panse; c'est une cathédrale mouvante; mais bientôt épuisé, hors d'haleine, couvert de sueur, il s'arrête, essuyant d'un bras lourd sa tête piriforme et impuissant à transporter plus loin ses centaines de livres de graisse.

L'obèse est incapable d'exercer une profession de quelque activité; toujours somnolent, il s'endormirait même en marchant. Les organes profonds sont envahis sous la couche adipeuse; les parois de l'estomac se distendent et l'organe paresseux ne peut plus accomplir sa fonction; les digestions deviennent languissantes.

L'estomac dilaté refoule le diaphragme; les poumons, enfouis sous leur propre graisse et sous la graisse des plèvres, ne peuvent plus se développer avec aisance; c'est la dyspnée; la nuit, le sommeil de l'obèse est agité par des cauchemars ou interrompu par un subit accès de suffocation, qui oblige le malheureux à se précipiter vers la fenêtre pour y trouver un peu d'air.

Puis vient la surcharge graisseuse du cœur et des vaisseaux qui rend la circulation languissante et vient ajouter à l'oppression; puis la surcharge graisseuse du cerveau, qui, aidée de l'infiltration graisseuse des vaisseaux de l'encéphale, crée une anémie cérébrale intense, source de vertiges, de maux de tête incessants et d'affaiblissement intellectuel.

Les polysarciques peuvent atteindre un poids considérable; les sujets de 100 kilogrammes ne sont pas rares; il en est qui pèsent jusqu'à 300 et même 400 kilogrammes.

En 1884 mourait à Milwaukee (Etats-Unis) un jeune homme de vingt-huit ans qui pesait 250 kilogrammes. Depuis des années il ne dormait plus que presque debout, dans un fauteuil confectionné spécialement pour lui; il mourut pendant son sommeil, enseveli dans sa graisse.

Denys le Tyran fut certes le chef-d'œuvre du genre; « il était si gras que huit esclaves ne suffisaient pas à le mouvoir; les traits de sa physionomie étaient enfouis sous une couche abondante de lard; ce monstre ne pouvait ni se coucher, ni se baisser; dans l'intervalle de ses copieux repas, il dormait sans cesse, soutenu par des esclaves, et son sommeil était si profond qu'on ne l'en tirait qu'en enfonçant sous sa peau de longues aiguilles ou en couvrant son corps de sangsues. »

Renseignements. — Une baronne d'occasion, mère d'une riche héritière, prenait des renseignements sur un jeune et sémillant gentilhomme.

— Est-il d'une ancienne famille?

— Oh! baronne, ce que vous me demandez là! Mais il descend de Nemrod, le chasseur, et l'un de ses ancêtres fut gouverneur anglais de la tour de Babel.

— Y a-t-il eu des illustrations parmi ses proches?

— Dans sa famille, baronne, on se chauffe tout l'hiver avec des bâtons de maréchal.

L'amour, qu'est que c'est qu'ça? — *C'est*, dit un philosophe allemand, disciple de Hegel, *l'idéalité de la réalité d'une partie de la totalité de l'être infini, réunie à la cupidité et à la carnité entre le moi et le toi, car le* **moi** *et le* **toi**, *c'est* **lui**!

A L'ÉCOULA ET AO CATSIMO

Se lâi a dâi iâdzo dâi mousse que sant on boquenet tadié, ein a que sant dâi tot allurâ.

On coup, on régent recordâve lè bouîbo, su l'addition et lau desâi, quemet de justo, que faillâi rein additionâ que dâi mîmo z'affére; que dou tsè de fèmé et trâi tsé de fèmé, cein fâ cinq tsè de fèmé; qu'onna brava dzein avoué oncora on autra brava dzein, fant duve brave dzein: que dhî croûïo guieux et dou croûïo guieux, tot çein fâ doze croûïo guieux. Lau desâi assèbin que se lè z'affére ètant pas lè mîmo, on pouâve pas lè mettre einseimbllio: que trâi croûïe guieux et onna brava dzein, cein ne pâo rein fére.

— Dis-mè vâi, tè, Louatchon, que fâ dinse à 'non boute, se pregno quatro litres d'iguie et dou litres d'iguie, qu'è-te que cein mè fâ.

— Six litres d'iguie, que répond Louatchon.

— Et tè, Riri, que ie dit à on autro, se t'avâi quatro litres de vin et dou litres d'iguie, qu'è-te que t'arâ.

— Six litres de vin, que repond lo petit craset.

Son père ètâi carbatier.

*

Au catsîmo, lo menistre desâve à sè dzouveno de la prèïre; lau desâi que lo premi affére que faillâi fére ein sè lèveint ètâi de fére sa prèïre; et pu à midzo assebin et po fini, la nè dèvant de s'eindroumi. Se dâi iâdzo, on n'avâi pas z'u lesi de prèï lo matin se on s'ètâi lèvâ trâo tard, âo bin à midzo dâi coup qu'on è âi fin et que sè faut dèpatsî, faillâi pas âobllia de prèï la nè. Dan, ein arrevint âo lhî, djède lè mau et prèïde, que lau desâi.

Po bin vère se l'avant ti comprâ, ie fâ dinse à 'na petita qu'ètâi on bocon à la bouna:

— Dis-mè vâi, Madelon, lo premi affére que te fâ quand te tè met âo lhî.

La Madelon sè dresse, vouâite lo menistre avouè sè gros get riond et lâi repond:

— Ie reindzo mon pantet bin adrâi dèso mè.

Marc a Louis.

IL REDEMANDE

En juin 1896, un certain nombre de membres du Conseil fédéral et des Chambres helvétiques, ayant à leur tête M. Lachenal, alors président de la Confédération, se rendaient à Genève pour l'ouverture de l'Exposition nationale. Une collation leur fut offerte à leur passage à Lausanne.

A 3 h. 45 précises, le train parlementaire entre en gare, salué par les détonations d'une pièce de bronze braquée devant le Tribunal fédéral. Sur le quai, MM. Virieux, président du Conseil d'Etat, et Cuénoud, syndic de Lausanne. Les huissiers cantonaux et municipaux — les premiers en gala vert et blanc, les seconds en redingote noire — sont à leur poste. Huit gendarmes maintiennent libre le passage qui conduit à l'hôtel Terminus. Quelques drapeaux flottent sur l'hôtel et sur la gare.

Le train, composé de neuf wagons de première classe, conduits par une locomotive enguirlandés, stoppe devant le buffet. Tout le monde descend. Les députés, au nombre d'une centaine environ, passent entre les gendarmes et montent sur la terrasse de l'hôtel. Sur de petites tables, du vin bien frais: Villeneuve, Yvorne, Epesses, Mont, etc.

M. Virieux prend la parole au nom du Conseil d'Etat pour remercier les autorités fédérales d'avoir bien voulu s'arrêter quelques instants à Lausanne.

« Nous avons voulu, dit-il, vous apporter nos salutations respectueuses et vous tendre la coupe de l'amitié. Nous vous souhaitons un heureux voyage et un heureux séjour dans cette belle Genève, qui, aujourd'hui plus que jamais, peut se dire la reine du Léman. »

M. Lachenal, président de la Confédération, répond fort aimablement.

« Je me sens pressé, dit-il, de remercier les autorités vaudoises et lausannoises. En allant à la conquête d'une ville qui ne demande qu'à se rendre, nous avons été arrêtés par la sentinelle vaudoise qui nous a crié: « Halte-là! » Mais au lieu d'ajouter: « Passez au large! », elle a dit: « Passez au plus près de nos verres et de nos cœurs. » Vous nous offrez un vin exquis. Il a ce caractère particulier, votre vin vaudois, que c'est vous qui l'offrez, nous qui le buvons, et lui qui « redemande ». Merci de votre réception si cordiale. Les instants que nous passons ici sont courts, mais nos sentiments sont durables. Confédérés, portons tous de grand cœur la santé des autorités cantonales et lausannoises et du peuple vaudois! »

On but encore quelques verres. On se donna force poignées de mains. Le chef de gare sonna. La locomotive siffla, partit... et le train aussi.

Et dans les wagons, nos représentants, la figure réjouie, se repassant la langue sur les lèvres, encore tout imprégnées du baiser du verre, se disaient: « Ces Vaudois! drôles de compagnons, mais bons enfants tout de même. Et leur vin, quelle fine goutte! »

— Vous l'avez dit, M. le président: « il redemande ».

Le soir, à Genève, fidèles au rendez-vous donné par un petit carton qui leur avait été remis à leur départ de Berne, les membres des Chambres fédérales se retrouvaient à l'Auberge vaudoise du Village suisse, car le petit carton disait:

« Le Syndicat des vins vaudois prie messieurs les membres du Conseil fédéral et des Chambres fédérales de bien vouloir venir déguster à son auberge, au Village suisse, les divers crus de son canton, le samedi 20 juin, à 6 heures du soir. »

A la nôtre!

ELLES SONT PLUS JOLIES!

Certains journaux, français surtout, ont organisé à maintes reprises des concours de beauté féminine ou de beautés féminines, avec *s*, comme vous voudrez.

Des goûts et des couleurs on ne discute pas, dit-on. C'est faux. On discute, et beaucoup même; sans aucune utilité d'ailleurs, car chacun garde son opinion avec d'autant plus d'opiniâtreté qu'elle est plus discutée et plus combattue.

En matière de « beauté féminine », c'est plus exact encore qu'en tout autre.

Du reste, comment bien juger de la beauté féminine sans mêler un peu — si peu que ce soit — d'amour à son appréciation. Impossible! Or l'amour est aveugle. C'est connu. Les preu-

ves abondent. Donc vous pouvez tirer vous-même les conclusions.

Cependant, à propos d'un de ces concours de beauté, on a soulevé un grave problème :

Les femmes sont-elles plus jolies aujourd'hui qu'autrefois ?

Diable ! voilà une question à laquelle il n'est pas très aisé de répondre. D'abord parce que, des femmes d'autrefois, nous ne pouvons juger que par les portraits et descriptions que nous en ont laissés leurs contemporains.

Sommes-nous bien certains de la fidélité et de la ressemblance de ces témoignages ?

Si nos petits-neveux n'ont pour se faire une idée des femmes de notre époque que les tableaux de certains peintres ultra-modernistes de ce temps-ci, il faut avouer qu'ils seront passablement loin de la vérité et qu'ils auront lieu de nous plaindre de tout cœur.

Heureusement, la photographie et le cinématographe remettent un peu les choses au point.

Quoiqu'il en soit, la femme d'aujourd'hui est plus jolie, paraît-il, que celle de jadis, en dépit des caricatures que les peintres nous donnent de nos contemporaines.

Sous Henri II et Louis XIII, la femme avait un aspect hommasse des plus déplaisants. Ce n'est qu'au XVIIIe siècle qu'elle s'est affinée et qu'elle a appris à sourire. Et, dit un chroniqueur, la moyenne des jolies femmes tend à s'élever de plus en plus.

En 1830, on entendait assez souvent cette phrase — excusez, mesdames, c'est de l'histoire : « Dans tel salon, dans tel bal, il n'y avait que des guenons ! »

Aujourd'hui, on ne l'entend plus. D'ailleurs, elle provoquerait des protestations unanimes. La règle, à coup sûr est devenue l'exception, et encore.

La femme laide, vraiment laide, est en train de disparaître, elle n'est plus qu'un mythe.

Allons, tant mieux ! tant mieux !

Nos bons domestiques. — Un gros industriel à son nouveau valet de chambre :

— Je dois vous prévenir que dans mes accès de mauvaise humeur, il m'arrive de... gueuler un peu fort.

— Oh ! que monsieur ne se gêne pas, je me connais, je gueulerai encore plus fort que monsieur !

*

Madame, introduisant à la cuisine la servante qu'elle vient d'engager :

— Je me plais à croire, ma fille, que je pourrai vous confier tout dans la maison.

— Que madame se rassure, ce n'est pas moi qui irai redzipéter à monsieur les affaires de madame.

BROUILLARD ET LUMIÈRE

BRRR ! Un froid humide, qui exhale le poison de la grippe et recèle le stylet du rhumatisme. Un brouillard impénétrable et empesté, qui nous dérobe le ciel bleu, le soleil d'or, le lac ébouissant, les montagnes sereines, tout enfin ce qui d'habitude réjouit nos yeux, illumine nos cœurs et nous console des vicissitudes de la vie. Et sur notre table, comme une ironie, un livre à couverture jaune canari et ayant pour titre : *Dans la lumière de la Grèce* (Payot & Cie, Lausanne, éditeurs).

A tout hasard, ouvrons-le. En compagnie de son auteur, M. Henri Sensine, dont le talent d'écrivain et l'érudition sont bien connus et non moins goûtés, il y a toujours agrément et profit.

Dès la première page, le brouillard et le froid se dissipent. Le jour se fait, splendide. Une douce chaleur vous enveloppe et l'air vibre à ses vivifiantes caresses. Une vision étincelante, sublime, apparaît.

La grande « lumière de la Grèce », lumière sans pareille, assurent ceux qui ont eu le privilège de la contempler, vous inonde et vous captive. Tout le passé si glorieux de la Grèce antique, dont le reflet, à travers le voile des siècles éclaire encore notre civilisation moderne, ressuscite à nos yeux dans son décor prestigieux.

« La lumière est la caractéristique de l'Hellade, dit M. Sensine. Elle fait resplendir son ciel serein et sa mer d'azur « au sourire innombrable ». Par elle, ses montagnes et ses collines dessinent leur profil remarquablement pur à l'horizon, et ses rochers nus prennent des teintes d'un éclat sans égal. C'est la lumière qui met dans ses bois d'oliviers des frissons d'émeraude pâle et fait surgir en beauté les cyprès graves des vallées. Sous sa caresse divine, les fleuves déroulent en méandres d'argent leurs flots sacrés, les golfes dessinent leurs indentations d'azur, tandis que, sur les acropoles, les temples aux lignes merveilleusement harmonieuses, s'enveloppent de radiations éclatantes, qui ajoutent une gloire de plus à leur beauté... »

Mais, arrêtons-nous là, de peur de copier tout le livre. Bornons-nous à citer encore cette page sur le Parthénon, qui sûrement vous donnera, chers lecteurs, le désir de lire en entier l'ouvrage si intéressant et si documenté de M. Sensine.

Un chef-d'œuvre.

...J'avais convenablement pioché mon sujet avant de visiter l'Acropole. Je savais à peu près ce que pensaient les archéologues sur le célèbre monument. Penrose m'avait appris que Phidias, par un artifice de construction, avait donné une légère convexité aux lignes horizontales du soubassement et de l'entablement pour corriger la déformation produite chez celles-ci par l'erreur d'optique commune. D'autres auteurs, Gustave Fougères entre autres, m'avaient expliqué pourquoi les axes verticaux des colonnes étaient inclinés vers l'intérieur afin d'empêcher la divergence apparente qui se produit dans le champ de la vision quand nous regardons des lignes verticales isolées dans le vide. Boutmy m'avait fait comprendre la logique supérieure de ce monument « où il y a autant de syllogismes que de quartiers de marbres ».

Et certes, j'étais très satisfait de tout ce savoir livresque que je venais d'acquérir. Assurément l'archéologie est une science fort intéressante ; nulle part plus qu'en Grèce on n'en comprend le prix. Elle ne prédispose cependant pas à l'enthousiasme et, si l'on veut être monté à un certain diapason, il vaut mieux lire Renan et la *Prière sur l'Acropole*. Pour tout dire, j'étais un peu refroidi quand je me rendis au Parthénon. Bien entendu, je savais déjà que j'allais voir un monument admirable. Mais, soit par le fait de mes études antérieures, soit pour toute autre raison, j'ai toujours préféré un chef-d'œuvre littéraire, une œuvre philosophique grandiose, un ouvrage de science génial à l'œuvre la plus vantée des arts plastiques. Je m'attendais donc à vibrer, mais modérément. Force m'est d'avouer que toutes mes prévisions furent trompées, je fus remué en effet par l'émotion esthétique la plus intense quand je vis se dresser devant moi la ruine incomparable. Et je ne dirai plus maintenant qu'une tragédie de Sophocle, un drame de Shakespeare, un poème de Gœthe ou de Victor Hugo, un chapitre de Platon ou de Kant, un ouvrage de Darwin ou une conception scientifique de Pasteur sont au-dessus de tous les arts, car il y a cette merveille du monde artistique : le Parthénon. Et je comprends pourquoi on a épuisé pour le louer toutes les formules admiratives.

...A quoi tient l'incomparable splendeur de ce monument unique ? D'où vient, par exemple, que le Théséion si beau, la Maison Carrée de Nîmes, la Madeleine, le Panthéon d'Agrippa, si intéressants dans leurs genres, soient, malgré leurs dimensions beaucoup plus grandes, tellement au-dessous du Parthénon comme effet esthétique ? La proportion merveilleuse des lignes, l'harmonie respective des détails et des rapports sont évidemment la première cause. Il y a là une réussite architecturale extraordinaire, qu'on n'a encore vue nulle part comme ici. Mais l'impression tient à d'autres causes, entre autres à la remarquable adaptation du monument au socle naturel qui lui sert de base ; le Parthénon a été fait pour l'Acropole ; partout ailleurs il perdrait de son admirable eurythmie plastique. Il a le cadre qu'il lui faut.

Ce qui contribue encore à sa beauté, c'est la patine dorée particulière qui le colore d'une teinte indéfinissable et magnifique. Les savants ont découvert qu'elle provient d'un certain lichen, qui s'attache au marbre pentélique et à l'oxyde de fer formé dans celui-ci. C'est intéressant de le savoir, mais plus intéressant encore de contempler les reflets de cette coloration séculaire qu'on croirait due au génie d'un grand artiste décorateur. Partout la ruine est revêtue de cette teinte monochrome, sous laquelle les cassures et les dégradations disparaissent, tandis que la pureté des lignes des parties intactes en est comme soulignée et avivée.

Mais l'élément esthétique prédominant, c'est la lumière. Sous ce ciel d'une pureté incomparable, où la sécheresse de la plaine empêche la formation des nuages, le ciel inonde de sa clarté intense l'Attique toute entière ; l'Acropole est baignée dans cette radiation souveraine qui fait resplendir le Parthénon. Le matin, elle ajoute des teintes rosées d'une douceur exquise à la coloration dorée du marbre ; à midi, elle le fait reluire comme le plus beau cuivre aux reflets roux ; le soir, au coucher de l'astre sur la mer prochaine, elle enveloppe sa façade intacte d'un pourpre éclatante. Le Parthénon rayonne sous le ciel bleu comme la robe d'or de l'Athéna de Phidias dans la cella d'il y a vingt-quatre siècles.

A toute heure de la journée la lumière se joue dans la ruine ; ici elle fait ressortir la merveilleuse finesse d'un détail d'architecture, là elle domine les profondeurs magnifiques derrière le péristyle. Grâce à elle, un peu de ciel bleu apparaît à travers les fûts de la colonnade et le temple tout entier se dresse à la fois grandiose, élégant, harmonieux et pur, sous sa caresse divine.

Il y a d'ailleurs une heure très belle encore : le soir, quand la pleine lune éclaire la façade occidentale du monument. C'est en tout cas un spectacle qu'il faut avoir vu si l'on veut emporter un souvenir complet du Parthénon. Sous la clarté de la lune, la ruine prend un caractère de grandeur religieuse qui en accroît encore le charme et la majesté. La nuit est d'une beauté indescriptible ; le ciel merveilleux de l'Attique, où l'on voit plus d'étoiles que dans nos climats, fait au-dessus de la ruine adorable comme un dais constellé de diamants fulgurants et de perles opalines. Dans la splendeur de ce cadre et dans la douceur idéale de cette nuit, le monument de Phidias paraît d'une architecture divine : il n'y a rien au-dessus d'une semblable beauté.

C'est bien à elle qu'on pourrait appliquer le mot d'Epictète sur la statue de Zeus Olympien, l'autre chef-d'œuvre de Phidias : « Considérez comme un malheur de mourir sans l'avoir vue ».

Quand une fois on est monté sur l'Acropole, on voudrait ne plus s'en aller. De quelque côté qu'on porte ses regards, le spectacle est magnifique. On a une vue radieuse sur l'Hymette, le Pirée et la baie de Salamine ; de la terrasse du temple de la Victoire Aptère, on aperçoit même les montagnes de l'Argolide, Egine, l'Acro-Corinthe et les hauteurs du Péloponnèse barrant l'horizon. C'est un panorama admirable ; pourtant l'œil revient toujours sur la merveille de pierre ; on veut sans cesse regarder le Parthénon. On se reproche de n'être pas venu plus tôt, on se demande pourquoi on a négligé d'écouter les avis des poètes et des guides. On voudrait pouvoir rester pour toujours sur cette colline sacrée qui résume tout l'idéal divin et humain de la Grèce. Et, quand l'heure du départ sonne, à la profonde émotion esthétique qu'on emporte se mêle le plus intense des regrets.

Théâtre. — Encore une semaine extraordinaire de gala. M. Bonarel commence le Nouvel-An.

Dimanche 13 décembre : En matinée et en soirée, les deux dernières de *Cyrano de Bergerac*.

Mardi 15 : Une première : *Le Vieux Marcheur*, comédie-vaudeville en 4 actes, de Henri Lavedan.

Jeudi 17 : *Madame Sans-Gêne*, 3 actes et 4 tableaux, de Victorien Sardou et Emile Moreau.

Kursaal. — Du nouveau encore, dimanche, au programme du Kursaal. D'abord les vues incomparables du Vitographe ; puis le quatuor Alph. Will, cyclistes comiques inimitables ; un bon chanteur comique ; une danseuse-diseuse à transformation, Lina Francesca ; un imitateur d'oiseaux, Max Till ; un couple de valseurs acrobatiques ; deux excellents clowns musicaux ; Darbern, avec ses petits oiseaux dressés. A cinq heures, le spectacle est terminé.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.